

LES CONFERENCES PUBLIQUES DE L'INSTITUT FRANÇAIS DE LA MODE CYCLE 2009

Jean-Claude Daumas

L'industrie lainière en France : techniques, modes, produits et territoires

8 avril 2009

Jean-Claude Daumas, professeur à l'Université de Franche-Comté, est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Les Territoires de la laine. Histoire de l'industrie lainière au XIX^e siècle.*

Le XIX^e siècle est marqué par un ample mouvement de démocratisation de la consommation d'habillement, cela pour toutes les fibres, qui abouti au triomphe d'articles d'habillement que l'on considère habituellement de qualité moyenne et s'efforçant de répondre à une demande d'articles à la fois plus légers, plus souples, plus confortables et moins chers, se renouvelant rapidement et à la portée de larges couches de la population.

Cependant, les différents territoires de la laine, que ce soit ceux du cardé, Elbeuf, Sedan ou les centres du midi ou Vienne, ou ceux du peigné, Roubaix, Reims, Fourmies ont réagi de façon très différente, face à cette évolution de la demande, en adoptant des stratégies et des positionnements très différenciés. C'est qu'en effet les alternatives étaient multiples, peigné ou cardé, uni ou nouveauté, tissu mélangé ou pure laine et ce sont naturellement ceux qui ont réussi à s'adapter de la manière la plus efficace à l'évolution de la consommation qui ont vu leurs ventes augmenter quand les autres les voyaient stagner voire régresser de manière dramatique. Cependant il ne faudrait pas simplifier à l'excès la question puisqu'en réalité on ne peut pas opposer de manière simple les centres innovateurs à ceux qui paraîtraient traditionalistes ou conservateurs car il faut tenir compte aussi des jeux de l'imitation et de la circulation des modèles.

Cette conférence sera organisée autour des territoires de la laine, car l'industrie lainière ne constitue pas un ensemble homogène, mais au contraire est organisée en centres qui ont des histoires, des évolutions différentes et une culture du produit bien spécifique. Ne sont pas inclus dans cette étude, en ce qui concerne le peigné, un centre important, Fourmies, et pour ce qui est du cardé, tous les petits centres du midi qui, tous agrégés, pèsent pourtant d'un poids considérable. Ce propos est articulé en quatre points. D'abord seront expliqués les termes de peigné et de cardé. Ensuite sera analysée l'évolution des centres du cardé et du peigné. Enfin une dernière partie traitera de la question de l'innovation, de la tradition et de l'imitation des modèles.

Les techniques du cardage et du peignage

La question du peigné et du cardé est une question centrale. La substitution du peigné au cardé, tendance dominante du XIX^e siècle, s'est articulée sur les mouvements longs de la demande, mais d'autres facteurs sont intervenus, les évolutions techniques évidemment, l'offre de laine, mais aussi l'évolution de la mode. Depuis le Moyen Age les professionnels de la laine distinguent deux types de laine : les tissus peignés qui sont légers et qui pèsent moins de 400 grammes au mètre et laissent apparaître leur mode d'entrecroisement des fils, ce qu'on appelle l'armure, et les étoffes cardées qui sont plus lourdes, plus épaisses et qui dissimulent cette armure sous une couche de poils. Ces différences qui sont extrêmement apparentes résultent à la fois du choix des matières, des procédés de préparation de la filature et des opérations qui sont destinées à donner au tissu son aspect définitif, c'est-à-dire les apprêts. Dès le départ, les négociants et les industriels opèrent une distinction entre les laines à carde, courtes – moins de 10 mm –, fines et frisées, et les laines à peigne, plus longues – de 30 à 40 mm –, plus grosses et plus lisses. D'emblée, réside donc une opposition dans les matières. Ensuite, existe une opposition au niveau de la préparation et de la filature de ces fibres puisque l'opération du peignage est beaucoup plus longue et plus complexe. Après le lavage, le triage et le

démêlage des fibres, la laine est soumise au travail de la cardé où elle est prise dans les jeux de tambours qui sont garnis de fines dents métalliques qui tournent en s'opposant les unes aux autres. Elle en sort, après étirement, sous la forme d'un voile où chaque fibre est nettement séparée de celle qui l'entoure. Puis vient l'opération du peignage qui transforme ce voile en fil et qui élimine les fibres trop courtes. Ce ruban de peigné qui résulte de ces opérations est la matière première de la filature ; on va lui imprimer une forte torsion et la force du fil dépendra de la nature de la torsion qu'on lui aura imposée.

Le procédé du cardage est beaucoup plus simple puisque, après lavage et élimination des particules végétales, la laine est cardée dans un assortiment de trois cardes, différentes des cardes qu'on a utilisées au peignage, dans le but de la débarrasser des chardons, et la torsion appliquée à ces fibres n'a pas pour but de les paralyser mais au contraire de les enchevêtrer. Le fil obtenu est moins fin que précédemment, mais élastique et plus poilu.

Ensuite, à la sortie du tissage, les tissus cardés, ceux qu'on a fabriqués avec ce fil un peu plus grossier et plus poilu, vont subir un très grand nombre d'opérations d'apprêt destinées à donner au tissu son aspect définitif, et surtout ces tissus vont être foulés de manière à leur donner de l'épaisseur et du volume. En règle générale, les tissus peignés subissent beaucoup moins d'opérations d'apprêt et ne sont pas foulés. Au total, la laine cardée sert à fabriquer toutes sortes de tissus, aussi bien des tissus fins que des tissus grossiers alors que la laine peignée sert plutôt pour une très large gamme de tissus d'une qualité moyenne. Les machines à carder de Douglas et Coquery ayant été mises au point dès le début du XIX^e siècle, se sont diffusées plus rapidement et ont permis à la technique du cardage de dominer celle du peignage, puisque les machines à peigner devront attendre le milieu du siècle pour être opérationnelles.

La substitution du peigné au cardé a été stimulée par les transformations de la mode et le développement de la confection. S'agissant de l'évolution de la mode, le point essentiel à retenir est l'allègement des tissus. A mesure que l'on avance dans le siècle, les couturiers, les couturières réclament des tissus plus légers qui sont aussi plus souples et plus confortables, plus pratiques, mieux adaptés à la vie moderne. Mais seule l'introduction des laines coloniales, c'est-à-dire les laines provenant d'Afrique du Sud, d'Australie et d'Amérique Latine, va permettre de répondre à ce besoin. Par ailleurs, on assiste à la fois dans le vêtement masculin et dans le vêtement féminin à des transformations qui requièrent précisément ce type de tissu. Du côté masculin, c'est le passage au complet veston composé de trois pièces qui sont pour la première fois fabriquées dans le même tissu et qui nécessitent, pour pouvoir être portées, un tissu souple. Du côté féminin, on va assister, à la fin du XIX^e siècle, à la victoire du tailleur qui est également fabriqué dans ce tissu peigné, plus léger et moins cher que les draps traditionnels produits par l'industrie cardée.

Les différents centres lainiers

Sedan

La substitution du peigné au cardé va se traduire par une modification complète de la géographie de l'industrie lainière puisque l'on va assister à un véritable basculement en faveur des centres de peigné, dans un premier temps Reims et Fourmies, puis, dans un deuxième temps, Roubaix.

Mais la première étape de cette histoire est celle de la domination des centres de cardé. Chronologiquement, le premier centre de cardé est celui Sedan. De tous les centres lainiers français sous le Second Empire, Sedan a connu la croissance la plus lente puisque ses ventes passent tout juste de 24 millions de francs en 1849 à 35 millions à la veille de la fin de l'Empire, soit une augmentation à peine de 46 %. Elbeuf, autre centre cardé, dans le même temps, doublait ses ventes. Un historien de Sedan a parlé d'un modèle de langueur industrielle caractérisant Sedan. Cependant, ce qui est surprenant dans l'histoire de Sedan, alors qu'Elbeuf, à partir de 1870, voit ses ventes s'effondrer et chuter pratiquement de moitié sous la troisième République, c'est qu'après avoir vu son chiffre d'affaires s'affaïsser considérablement dans les années 70, le voit à nouveau progresser, à la fin du XIX^e siècle et revenir finalement à un chiffre assez proche de celui atteint à la fin du Second Empire. Deux faits essentiels définissent donc l'originalité de Sedan : d'une part, même lorsque Sedan fabrique des articles nouveaux, et peu en seront produits sous le Second Empire et pendant tout le

XIX^e siècle, ce qui domine est la recherche de la qualité. L'autre caractéristique importante, c'est que alors même que Sedan dispute à Elbeuf la paternité de l'invention des nouveautés, c'est-à-dire de tissus qui multiplient les dessins et les couleurs et les fonds variés à l'infini, ainsi d'ailleurs que le mode d'entrecroisement des fils, elle va finalement fort peu en fabriquer ce qui explique sans doute le faible dynamisme de ses ventes tout au long du siècle. Par contre, à la fin des années 1890, Sedan va se tourner vers une fabrication qu'on appelle populaire, et pour y parvenir va utiliser de la laine Renaissance, c'est-à-dire de la laine qui est créée à partir de déchets, de chiffons qu'on appelle les effilochés, et qui est évidemment une matière beaucoup moins chère que la laine mère. Tous les observateurs sedanais, y compris les premiers journalistes, ou les enquêteurs économiques comme Louis Reybaud, ont fait les mêmes constatations. Ils ont attribué le déclin de Sedan, non pas au fait que les tisseurs n'avaient pas fabriqué de nouveautés ou ne s'étaient pas tournés vers le peignage, mais au contraire au fait qu'ils avaient abandonné la fabrication classique des beaux draps noirs qui avaient été pendant longtemps la spécialité de Sedan. Et en 1870, lors de l'enquête commerciale et industrielle, on interroge les fabricants sedanais sur les causes du déclin, ils répondent presque tous : « *Les causes du déclin sont à rechercher dans l'abandon des beaux tissus et dans la fabrication de tissus de qualité inférieure fabriqués à partir de laine Renaissance* ». Cependant ce point de vue est étrange car si l'on regarde les chiffres d'un peu plus près, on s'aperçoit que les tissus bon marché n'ont toujours représenté qu'une infime partie de la production sedanaise, moins de 10 % dans les années 1880-90. Ce n'est donc pas la cause du déclin de Sedan, au contraire elle est à rechercher dans la fidélité à des tissus que les clients ne réclament plus et qui ne se vendent plus, c'est-à-dire les draps unis, noirs ou bleus, lourds, épais et très chers. C'est un phénomène qui demande à être expliqué : pourquoi les Sedanais, alors que la mode se détournait de leurs tissus ont continué à les fabriquer ? Il y a des raisons techniques : leur matériel de filature était sans doute inadapté à la fabrication des fils plus légers que réclamaient les consommateurs. D'autre part, et peut-être plus fortement, il y a une véritable culture du produit et l'attachement au drap cardé. D'ailleurs, même lorsqu'ils essaient de se tourner vers le peigné, ils ne le font que de manière extrêmement prudente et limitée, et les tissus en peigné, à la veille de la guerre de 1914, ne représenteront qu'une faible part des productions sedanaises. C'est donc un centre qui, après un essor très lent sous le Second Empire, a vu ses ventes décliner avec des retours de flamme dus à des tentatives d'innovations et de diversifications. Et, à la veille de 1914, les rapports de la Chambre de Commerce de Sedan se gargarisent de phrases sur le retour à la prospérité, alors même qu'ils ne vendent guère plus que ce qu'ils faisaient à la fin du Second Empire. On peut penser qu'il y a eu trois obstacles à un redressement réel de Sedan : d'abord un sentiment général d'autosatisfaction – les Sedanais sont convaincus de fabriquer les meilleurs tissus de la terre – et qui s'accompagne d'une sorte de nostalgie pour la qualité des tissus fabriqués au début du siècle. D'autre part, l'absence de contact direct avec la clientèle qui rendait les fabricants complètement indifférents aux signaux du marché. Et enfin, l'inadaptation de l'outil de production, à la fois à la fabrication de tissus plus légers, mais aussi inadapté en taille : les usines étaient toutes petites, rares étaient celles qui avaient plus de 200 salariés et d'autre part, leur matériel était peu efficace, peu productif. Auraient-ils même voulu fabriquer de la grande série qu'ils n'y seraient pas parvenus, ils n'avaient donc aucune chance de pouvoir diminuer leurs prix et c'est ce qui explique certainement que Sedan n'ait pu affronter avec succès la concurrence tant française qu'étrangère.

Elbeuf

Le second centre cardé est Elbeuf. C'est un vieux centre lainier, moins ancien que Sedan, qui se spécialise au XVII^e siècle dans la fabrication de drap cardé uni dont la qualité s'améliorera régulièrement grâce à la mécanisation de la filature et des apprêts mais sans jamais atteindre néanmoins la finesse et la beauté de ceux de Sedan ou de Louviers qui sont les deux principaux centres de cardé au début du XIX^e siècle. La véritable expansion d'Elbeuf date de 1830, date de mise au point et de lancement des tissus nouveautés. C'est un article cher, de demi-luxe, réservé à des consommateurs aisés. Favorisés par le retournement de la mode qui se lassait de l'uni, les tissus fantaisies ont connu une croissance rapide et les fabricants elbeuviens ont chevauché l'onde de la nouveauté puisqu'en 1870, les deux tiers des tissus qui sortent de leurs ateliers sont des tissus

nouveauté. C'est cette nouveauté qui va assurer l'essor d'Elbeuf dont les ventes vont passer de 45 millions vers 1840-45 à 91 millions en 1846. Ainsi, pour Elbeuf, le Second Empire est véritablement un âge d'or qui ne sera plus jamais égalé. Cependant les premières difficultés apparaissent dès le début des années 1860. Les Elbeuviens ont expliqué ces difficultés par la signature du traité de commerce avec l'Angleterre en 1860. En réalité, le traité ne fait que révéler les difficultés d'une industrie qui s'est développée en serre chaude en bénéficiant d'un système douanier protectionniste, et l'ouverture des frontières a finalement surtout profité aux nouveautés anglaises, les industriels anglais fabricant des produits standards, d'une bonne qualité moyenne, pas trop chers et qui se sont très largement vendus sur le marché français. Néanmoins, la guerre civile aux Etats-Unis en brisant net l'essor de l'industrie cotonnière va relancer les ventes d'Elbeuf puisque les nouveautés en laine vont pouvoir se substituer aux tissus en coton. Par ailleurs, si cette substitution est relativement facile c'est aussi parce que les laines qui arrivent de l'hémisphère sud sont moins chères et permettent donc d'abaisser considérablement le prix des tissus. Au tout début des années 60, Elbeuf va bénéficier de l'arrêt des importations de cotons et de l'arrivée de ces laines exotiques moins chères, si bien qu'en 1863 ses ventes atteignent 110 millions ce qui est un chiffre absolument inespéré qu'Elbeuf ne connaîtra plus jamais. Entre 1869 et 1913, le chiffre d'affaires d'Elbeuf diminue de moitié. Cette dégringolade est ponctuée de crises plus ou moins graves, la plus grave étant celle des années 1880 marquée par une véritable cassure. Ensuite, les ventes se stabiliseront jusqu'à la fin du siècle autour de 60 millions de francs avant de connaître, dans les années 1900, une nouvelle chute puisqu'en 1913 on tombe à 45 millions de francs. Ce recul est à la fois absolu et relatif puisque la contribution d'Elbeuf, non pas aux ventes de l'industrie lainière dans son ensemble dont on ne connaît pas les chiffres, mais à celles des principaux centres lainiers qui sont accessibles, passe de 21 % en 1869 à 7 % en 1910. C'est dire la chute que connaît Elbeuf à ce moment là. Les industries elbeuviennes n'ont pris conscience que très tardivement et confusément de l'évolution qualitative des marchés qui était à l'origine du recul de leurs ventes. La demande croissante de tissus plus légers et moins chers qui condamnait leur production traditionnelle aurait dû pourtant les conduire à innover et au moins à essayer de réagir. Cependant, ils ne vont accepter qu'à contre-cœur de se tourner vers les genres qu'ils appellent les petits genres avec beaucoup de dédain, et qui correspondent pourtant à ce que réclament les consommateurs. Et en 1904, lors de la grande enquête textile Emilien Nivert, le vice-président de la Chambre de commerce, fait une déclaration absolument stupéfiante : « *Poussés par les exigences de leur clientèle, nos acheteurs ont une tendance à rechercher le bas prix. Nous estimons cependant que nos industriels ne doivent pas abandonner les genres pour lesquels ils ont acquis une réputation légitimement établie, la concurrence serait encore plus difficile dans les articles à bas prix* ». Pour caricaturale que soit cette déclaration, elle traduit bien la répugnance des Elbeuviens à se détourner de leur fabrication traditionnelle pour se tourner vers les petits genres qui ont à leurs yeux deux inconvénients majeurs, d'une part le tissage en est plus simple et d'autre part, ils nécessitent moins d'apprêts alors que les apprêts sont précisément leur spécialité. Cependant cette attitude n'a pas été générale. Dès les années 70, une minorité d'industriels, dont certains d'origine alsacienne venus s'installer à Elbeuf après l'annexion de l'Alsace et qui ont monté deux très grands établissements, Blin et Blin, et Fraenkel, a d'abord produit des articles peignés pour la saison d'été, caractérisés par une grande finesse de dessin, une richesse des coloris, la souplesse des tissus et des prix modérés. Ces articles qui correspondaient bien à la demande ont connu un réel succès. Ensuite, ils se sont lancés dans la fabrication de cheviotte qu'Elbeuf avait d'abord boudée, la considérant comme un tissu assez grossier, mais qui a finalement été acclimaté et a obtenu un très grand succès pour la fabrication des vêtements d'homme. Puis ils se sont lancés dans la fabrication des draps de couleur pour les vêtements de femme, qui jusqu'alors étaient une spécialité allemande. Enfin, ils ont tenté la fabrication des flanelles qui étaient une spécialité reimoise, mais les usages en étaient très larges, d'abord des usages hygiéniques et médicaux et aussi des usages sportifs liés en particulier, à partir des années 1885-90, à la diffusion de la bicyclette. Il y avait donc un réel marché pour ce tissu et les Elbeuviens y ont bien réussi. Finalement, lorsqu'il s'est agi d'innover, les Elbeuviens sont parvenus à fabriquer des tissus adaptés à la demande et à les vendre avec une marge commerciale intéressante. Cependant, ces tissus n'ont globalement jamais représentés plus de 20 % de la fabrication totale d'Elbeuf, car les Elbeuviens ont continué massivement de produire des tissus qu'ils savaient bien fabriquer, des tissus

lourds et épais correspondant parfaitement à un type de demande, et qui avaient l'avantage d'être contra-cycliques, tels les tissus pour uniformes, et en particulier pour l'armée, mais aussi pour toute l'administration, des postes aux chemins de fer ou des douanes. Ce faisant, Elbeuf a freiné l'adaptation à la demande.

Vienne

Le troisième centre cardé, beaucoup plus petit et qui n'entre dans l'histoire lainière que plus tard, est Vienne dans l'Isère dont les origines ne remontent pas au-delà du XVIII^e siècle, et qui connaît un essor rapide à partir des années 1830, mais un essor néanmoins plus lent qu'Elbeuf. Cet essor, et c'est ce qui distingue Vienne des autres centres de cardé, s'est poursuivi sous la Troisième République. Lors de la grande exposition internationale du textile qui a eu lieu à Roubaix en 1911, les rapporteurs présentent Vienne en vantant son activité intelligente, ses progrès incontestables et sa prospérité. Mais ce centre va se développer à contre-courant des autres centres de cardé. La principale raison tient à l'originalité de la spécialisation de Vienne qui fabrique des draps pour homme en laine Renaissance, et le succès de ses ventes dépend donc de cette heureuse spécialisation. En revenant plus en arrière, c'est à la fin du XVIII^e siècle que Vienne se tourne vers la fabrication de draps cardés ce qui lui permet d'ailleurs d'échapper à l'attraction lyonnaise et, dans les années 1820, Vienne produit essentiellement deux types de tissus : des draps unis et écrus de qualité très médiocre vendus à la foire de Beaucaire et destinés à tout le bassin méditerranéen, et des draps d'uniforme dont la fabrication a été stimulée par les guerres napoléoniennes. A partir des années 1830, les fabricants de Vienne cherchent à doper leurs ventes en imitant Elbeuf et le rêve de Vienne sera tout au long du siècle de devenir l'Elbeuf du Sud. Vienne était jusque-là spécialisée dans les vêtements pour hommes, c'est-à-dire les pantalons et les paletots d'hiver et les Viennois étaient bien incapables de fabriquer les tissus de laine légers pour l'été, produits qui se vendent bien, car ils sont bon marché. Alors que les tissus elbeuviens ou sedanais oscillent entre 8-10 francs pour les moins chers et 25-28 francs au mètre pour les plus chers, les tissus de Vienne tournent autour de 4-10 francs. On est donc dans le bas de gamme. Deux facteurs vont favoriser la croissance de Vienne : d'abord l'enrichissement des paysans qui est principalement la clientèle visée. Puis l'ouverture de la ligne du PLM qui permet de diffuser largement les produits de la draperie viennoise sur l'ensemble du territoire français. Mais le marché domestique ne suffit pas néanmoins à assurer le développement de Vienne qui a besoin, tout au long du XIX^e siècle, de l'appoint des marchés extérieurs qui représentent, bon an mal an, un tiers des ventes. Les Viennois en ont conscience qui passent leur temps à inonder le gouvernement de pétitions pour demander le maintien et le renouvellement des traités de commerce. Le succès de Vienne tient donc essentiellement au bon marché de ses draps en laine Renaissance. On peut considérer que l'usage de la laine Renaissance permet de diminuer les prix de la matière d'environ 10 à 15 %. Par ailleurs, ces draps renaissance sont fabriqués avec beaucoup de soin, ce sont des tissus qui, même s'ils sont fabriqués avec une matière inférieure, ont une belle apparence et c'est un des facteurs qui contribue au succès des produits viennois. Il faut tenir compte aussi que tout au long du siècle, les fabricants ont considéré que l'amélioration de la qualité était un objectif à poursuivre et ont fait pour cela de gros efforts pour perfectionner la qualité professionnelle de la main-d'œuvre. Ils ont ouvert une école pratique qui avait pour but de former des ouvriers qualifiés et des contremaîtres. Ils ont également cherché à mettre au point de nouveaux tissus tout en restant dans le cadre qui était le leur, c'est-à-dire les tissus bon marché en laine Renaissance. Ils ont essayé d'innover, et la principale maison de Vienne, la maison Pascal-Valluit, a mis au point des tissus imprimés, c'est-à-dire des tissus de laine devant leurs caractéristiques non pas au procédé d'entrecroisement des fils ou aux caractéristiques qui sont apportées par les opérations d'apprêt, mais par une impression de motifs colorés qu'on surimpose sur le tissu en passant dessus deux cylindres disposés comme un laminoir. Ce nouveau tissu a rencontré un énorme succès et la plupart des maisons viennoises l'ont repris à leur compte. En outre, à partir des années 1890-95, Vienne a tenté une diversification devant le succès des tissus en laine peignée. Mais l'opération n'a pas donné les résultats attendus parce que le matériel dont disposaient les fabricants était mal adapté et parce que les salaires viennois étaient trop élevés. Au bout de quelques années, au lieu de fabriquer des tissus en laine peignée, les fabricants viennois ont tourné la difficulté en fabricant des tissus en laine cardée

qui avaient une apparence de tissus peignés. Le simili reste une des caractéristiques durables de la fabrication viennoise. A la fin du siècle, la qualité des tissus viennois a progressé à tel point que l'on atteint des tissus avoisinant 10-12 francs le mètre, c'est-à-dire que l'on commence à toucher une clientèle bourgeoise ou au moins petite-bourgeoise. Même si Vienne a esquissé à différentes reprises une timide diversification et a amélioré la qualité de ses tissus, elle est néanmoins restée fidèle à ce qui faisait le fond de sa production, le drap pour prolétaires. Et ce vêtement pour prolétaire était un choix judicieux pour deux raisons : d'une part la demande déjà importante n'a cessé de progresser avec l'amélioration du pouvoir d'achat de la classe ouvrière, et d'autre part ce type de tissu répondait parfaitement à la demande des confectionneurs.

Reims

S'agissant de la fabrication du peigné, Reims a une très vieille industrie née de ressources locales, des moutons mérinos élevés en Champagne – moutons espagnols importés dans les années 1760 –, constituant la base du développement de la draperie locale. Dans les années 1810, la draperie reimoise connaît déjà un très grand développement et, sous le Second Empire, son extension est tout à fait remarquable. Les ventes passent de 48 millions de francs en 1850 à 160 millions en 1877, une croissance très forte qui s'explique par une très bonne adaptation à la demande. Mais, chose tout à fait surprenante, 1878 marque l'apogée de Reims et, alors que la mode est aux tissus peignés, Reims va connaître un long déclin et les ventes de Reims vont diminuer jusqu'à la guerre, pratiquement baisser de moitié en l'espace d'une trentaine d'années. C'est un cas tout à fait paradoxal. Reims est incapable de suivre le mouvement et ses ventes reculent au profit de Roubaix. Comment expliquer le succès initial de Reims ? D'abord parce que Reims n'est pas, contrairement à Elbeuf ou à Sedan, une ville de mono-spécialisation. Sedan et Elbeuf faisaient du cardé, rien que du cardé. Reims faisait du cardé et du peigné et, en fonction de l'évolution de la mode, développait l'un ou l'autre tissu. Et cette espèce de polyvalence a certainement favorisé la capacité d'adaptation des Reimois. De plus, ils ont su, dès le début du siècle, mettre au point deux types de tissus qui vont avoir une très longue carrière et vont assurer le développement de la draperie reimoise : d'une part ce qu'on appelle le mérinos par métonymie et d'autre part la flanelle. Le mérinos, qu'on désigne aussi dans les catalogues ou dans les ouvrages techniques du XIX^e siècle le châle, est une invention qui date de 1804 et qui est généralement attribuée à Guillaume Ternot, le plus grand industriel lainier ou même textile du début du XIX^e siècle. C'est un tissu qui est tout entier chaîne et trame en laine peignée et la valeur de l'étoffe dépendait de la finesse du fil. On en distingue plusieurs sortes : le cachemire d'Ecosse, le mérinos écossais, le cachemire d'Ecosse écossais qui ne variaient que par la finesse du fil et le type d'armure, c'est-à-dire l'entrecroisement des fils. Quant à la flanelle qui était déjà fabriquée au XVIII^e siècle, Reims en relance la fabrication en 1820 en faisant varier la largeur des étoffes et le nombre de fils de chaîne au centimètre. Il en existe plusieurs variétés et ce qui assure sûrement le succès de ce type de tissu, est ce que l'on appelle la flanelle de santé. Donc l'expansion entre 1860 et 1872 de ce type de tissu est extrêmement forte car elle correspond à l'orientation de la demande. L'élargissement du marché est allé de pair avec l'accélération de la mécanisation de la production, marquée successivement par la mécanisation de la filature, de la laine peignée à la fin des années 1820, puis par la mécanisation du peignage et enfin avec l'adoption de la peigneuse de Heynemann en 1850. 1878 marque une véritable rupture dans l'histoire de Reims, c'est le début des temps difficiles. D'abord Reims est touchée très durement par la crise des années 1880 qui inaugure ce long déclin. Les ventes sont divisées par deux et le recul des ventes est accompagné dans les mêmes proportions par le recul du nombre d'entreprises, du nombre de machines et du nombre d'ouvriers. Ce recul n'est pas simplement absolu, il est également relatif. La part de Reims dans la production totale des principaux centres lainiers passe de 28 % à 14 %. Pour les Reimois ce déclin est absolument inexplicable. Dans les rapports de la Chambre de commerce, les auteurs se bornent à enregistrer année après année les mauvaises ventes, les difficultés de tel ou tel type de tissus, se plaignent que l'on fabrique mais que l'on ne vend plus, mais sont absolument incapables d'envisager la moindre raison à cet effondrement qui semble ne devoir connaître aucune rémission. Nul doute que ces deux tissus, le mérinos et la flanelle, correspondaient bien à des besoins réels, mais cela ne suffisait pas pour répondre à la totalité de la demande d'autant plus que le centre, pas très éloigné de Roubaix-

Tourcoing, était capable de fabriquer les mêmes tissus à des qualités comparables et à des prix très inférieurs. De plus, les autres tissus de Reims apparaissaient, à une demande de plus en plus mobile et variée, comme trop classiques, trop traditionnels. Les fabricants reimois sont incapables de se renouveler sans doute en raison d'une culture de produit trop forte. Les Reimois vouent un véritable culte aux tissus fins et de qualité. Tout ce qui a l'apparence de tissus communs ou grossiers leur répugne, si bien que l'évolution vers des tissus qui ne présenteraient pas les mêmes qualités que leur fabrication traditionnelle leur paraît non seulement inenvisageable mais aussi irréalisable. Elle l'est aussi pour une autre raison, c'est qu'il leur faudrait une main-d'œuvre adaptée aux nouvelles fabrications. Or Reims en se spécialisant sur le mérinos et la flanelle a laissé partir vers les centres de Fourmies et de Roubaix une partie de sa main-d'œuvre qualifiée qui aurait pu lui permettre de se reconverter. Ainsi, lorsqu'à la fin du siècle, les Reimois se rendent compte qu'il faudrait fabriquer d'autres types de tissus, ils n'ont pas la main-d'œuvre pour le faire. Ils ouvrent bien à ce moment-là mais très tardivement, une école pratique pour former le personnel qui leur fait défaut mais cette école d'une part manque de matériel moderne – la technique est enseignée aux ouvriers avec des métiers à bras alors que l'on en est aux métiers automatiques – et d'autre part, pour reprendre la formule de l'époque, les Reimois sont incapables d'unir l'art et l'industrie. Et le modèle à imiter pour tous les lainiers, celui de l'école de Bradford, reste totalement inaccessible.

Roubaix

Roubaix est le seul centre qui connaît tout au long du siècle une croissance forte. Les contemporains avaient l'habitude de décrire la croissance de Roubaix comme une croissance à l'américaine. Sous le Second Empire celle-ci est déjà extrêmement rapide et après la chute de l'Empire, entre 1869 et 1910 les ventes de tissus de Roubaix sont multipliées par 3,3. C'est une croissance extrêmement forte, continue – certes il y a des périodes de crise – mais Roubaix ne connaît jamais ces moments de reflux ou de repli constatés dans le cardé. Comment expliquer cette croissance impressionnante ? Roubaix n'a pas toujours été une ville lainière loin s'en faut. A la fin du XVIII^e siècle la laine est remplacée par le coton et sous l'Empire le maire de Roubaix déclare même que la laine a complètement disparu de la ville et du reste la fabrication de tissus de laine disparaît de la statistique à partir de 1811 pour ne réapparaître qu'en 1833. C'est tout simplement que le coton permettait de fabriquer des tissus qui correspondaient bien à la demande et dont la mécanisation rendait possible la vente à des prix relativement bas. Cependant la fabrication de filets de coton s'effondre entre 1827 et 1831 car la crise finale de la Restauration a, pour l'industrie cotonnière française, des conséquences dramatiques et la laine va profiter de ce repli momentané du coton. Pour la première fois en 1828 à Roubaix, on utilise des métiers Jacquard pour tisser des étoffes de laine qui vont fournir la base de l'expansion de la nouveauté. C'est entre 1833 et 1850 que la laine l'emporte vraiment sur le coton et désormais on fabriquera à Roubaix à peu près autant de tissu cardé que de tissu peigné. Selon les mouvements de la mode, il y a un jeu de vases communicants, mais le rapport de force est à peu près de moitié, pour les cinquante années qui vont suivre.

Non seulement Roubaix n'a pas toujours été une ville lainière, mais c'était une ville polyvalente car elle a travaillé durant tout le XIX^e siècle toutes les fibres, non seulement le coton, la laine, mais aussi le jute, le lin et la soie. De plus, ce qui a fait sans doute l'originalité de Roubaix, est sa capacité à lancer, à innover de nouveaux tissus. Un historien de Roubaix disait que l'innovation technique, mécanique n'avait pas beaucoup d'importance pour une raison simple : les Roubaisiens ne fabriquaient pas leurs machines, ils les faisaient venir d'Angleterre ou d'Allemagne. En revanche, l'innovation commerciale était décisive, mais dont ils étaient rarement à l'origine. De fait les Roubaisiens se contentaient, de s'approprier les tissus qui avaient été mis au point ailleurs, mais ils le faisaient toujours au bon moment et avec beaucoup d'habileté. En regardant la liste toujours extrêmement longue et fournie des tissus fabriqués à Roubaix, et détaillée par les catalogues des expositions universelles, on s'aperçoit que ces tissus venaient d'ailleurs, les nouveautés d'Elbeuf ou de Sedan, les flanelles ou le mérinos de Reims. La contribution de Roubaix en matière d'innovation était finalement assez modeste et se limitait à un article au nom relativement simple puisque les Roubaisiens l'avaient appelé *l'article de Roubaix* qui, fait curieux, évoluera avec les périodes. On a d'abord un tissu mélangé laine et coton, puis à partir de la fin des années des années 70, début des

années 80, ce tissu devient de pure laine, mais on l'appelle toujours l'article de Roubaix si bien qu'il est parfois difficile de savoir ce que les industriels fabriquaient réellement. Quoiqu'il en soit, ils ont eu l'intelligence de comprendre que la mode était aux tissus légers et ils vont fabriquer des tissus qui font moins de 250 grammes au mètre quand les villes de cardé fabriquent encore des tissus qui sont plutôt au-dessus de 400 grammes au mètre. Cet article de Roubaix est un article de demi-luxe, qui se situe entre le drap prolétaire de Vienne et les très beaux tissus fabriqués à Elbeuf ou à Reims et va assurer, au long cours, la croissance de Roubaix. Il est intéressant de noter que les Roubaisiens n'avaient pas une claire conscience de la relation entre ce produit et la croissance des ventes de leur ville puisqu'ils expliquaient que le marché français était envahi par les tissus de Bradford et que les tissus de Roubaix ne se vendaient plus à l'étranger. Il suffit de regarder les tableaux du commerce extérieur de la France, c'est-à-dire les statistiques douanières aussi bien aux importations qu'aux exportations, pour se rendre compte que l'argument est complètement faux. Il ne correspond absolument pas aux données douanières : d'une part le marché français n'a jamais été envahi par les nouveautés venant de Bradford, bien mieux, les ventes de ce tissu n'ont cessé de diminuer au cours du siècle et d'autre part les ventes de tissus de Roubaix à l'étranger n'ont pas diminué. Il y a simplement eu des substitutions entre pays principalement la substitution des Etats-Unis à l'Angleterre et cela à l'époque où Roubaix fabriquait des tissus mélangés laine-coton. En revanche, avec le triomphe des tissus pure laine, les ventes de Roubaix connaissent un essor absolument exceptionnel y compris sur le marché anglais pour la simple raison qu'il y a une sorte de division du travail entre la France et l'Angleterre en matière d'industrie lainière mais aussi dans beaucoup d'autres domaines. L'Angleterre fabrique des tissus standards, d'une qualité moyenne et relativement bon marché. En revanche, la France fabrique plutôt les produits de bonne qualité et chers destinés aux classes moyennes. Et c'est ce qui se produit avec les tissus appelés articles de Roubaix où l'on voit que les qualités supérieures partent en Angleterre alors que ce sont des articles anglais de qualité inférieure qui entrent sur le marché français. Puis il faut se demander pourquoi, alors que l'Angleterre est un grand pays lainier, les articles de Roubaix font prime sur le marché anglais. A cela il y a des raisons techniques : d'une part le matériel de filature des Roubaisiens est mieux adapté à la fabrication du fil dont on a besoin pour fabriquer ce type d'étoffe et d'autre part les roubaisiens mettent moins d'huile dans la laine au moment de la filature, si bien que les produits de teinture prennent mieux ce qui suffit à assurer le succès des tissus de Roubaix. Roubaix connaît donc le succès et à l'époque on ne savait pas quelle était la métaphore la plus adaptée. Tantôt on parlait on parlait d'une croissance à l'américaine pour désigner l'expansion fantastique de Roubaix, tantôt on parlait de Manchester français pour désigner le double centre du nord, Roubaix-Tourcoing.

A la veille de la guerre de 1914 la géographie lainière française s'est complètement modifiée. Roubaix qui était un centre secondaire au début du siècle, exerce une prépondérance totale – 60 % des fabrications totales de laine sortent des usines de Roubaix – quand tous les autres centres ont vu leur poids diminuer, à la seule exception de Vienne, mais dont le chiffre des ventes est quand même très faible. On est très loin avec les 25 ou 30 millions de francs de ventes de Vienne des 450 millions de Roubaix.

Existe également une multitude de petits centres situés dans la région du grand Midi qui va du Périgord à la Méditerranée et du Rhône à l'Atlantique. Chacun de ces petits centres produit peu mais l'ensemble produit beaucoup, et ils ont réussi à fabriquer des tissus bien adaptés à la demande et correspondant à l'essor de la consommation populaire.

Politiques commerciales

Comment expliquer qu'à l'exception de Vienne et des petits centres du Midi, les centres lainiers français se soient si mal adaptés, du moins ceux qui dominaient au début de la période, aux transformations de la demande et que seuls Roubaix-Tourcoing aient réussi à le faire ?

Pour comprendre les choix en matière de produit, il faut examiner les soubassements culturels des politiques commerciales de chacun de ces centres. Le cas de Sedan et plus encore celui d'Elbeuf, où le développement avait été spectaculaire sous le Second Empire, offrent matière à réflexion, la question étant de savoir pourquoi des centres qui avaient réussi à se développer, et notamment le

second, ne parviennent pas à le faire sous la Troisième République. Le dogme de la qualité pourrait être une explication. Dans les deux cas il s'agit de vieilles manufactures nées de l'initiative de l'Etat et qui se sont développées à l'abri du privilège. Les règlements et statuts leur ont imposé une discipline collective, des normes techniques et des normes de qualité. Elles occupaient une niche très étroite de productions de luxe pour lesquelles seule comptait la qualité et non le prix. Ces manufactures ont été créées par Mazarin et l'impératif de la qualité à laquelle elles ont l'une et l'autre adhéré les a conduits à penser que la qualité faisait le débouché et que la concurrence que déchaînait automatiquement l'abaissement de la qualité ne pouvait être que le résultat de la fraude. Il était pour eux inimaginable que l'on puisse s'adapter à une demande de produits moins chers, donc qualitativement différents, autrement qu'en fraudant. Or évidemment tout l'éthos de ces fabriques est opposé à ce que l'on triche. A Sedan la nostalgie de la réglementation va si loin que dans les années 1830-1840, les Sedanais réclament le rétablissement des jurandes et des corporations, ainsi que des contrôles qui existaient à la fin de l'Ancien Régime. A Elbeuf on n'est jamais allé jusque-là mais tout au long du siècle il y a eu à la fois le refus du bon marché et le refus de la mécanisation. Le rapport que font les délégués d'Elbeuf à l'issue de l'exposition de Philadelphie en 1876 qui a pour titre « Des métiers mécaniques en général par rapport au genre d'Elbeuf » est extrêmement éclairant puisqu'ils recommandent de ne pas adopter les métiers mécaniques alors qu'ils dominent partout dans l'industrie lainière depuis les années 60. Ils préconisent également de ne fabriquer de tissus que pour les classes aisées et en viennent à faire cette proposition absolument baroque : « Puisque notre vocation est de fabriquer des tissus de qualité et chers et qu'en même temps il y a une demande de tissus bon marché, nous allons faire venir à Elbeuf des fabricants extérieurs qui eux fabriqueront ces tissus bon marché, ce qui nous permettra à nous Elbeuviens de rester fidèles à notre vocation qui est le luxe cher ». Cela a détourné les elbeuviens de toute adaptation. En 1904, Emilien Nivert, le vice-président de la Chambre de commerce, va développer un argument tout à fait différent. Evidemment, il ne condamne plus les métiers mécaniques mais il rappelle aux fabricants que produire des tissus bon marché c'est se condamner parce que la concurrence dans le bon marché est toujours plus féroce que sur les marchés de niche. L'obsession de la qualité domine toujours et explique sans doute l'incapacité des elbeuviens à diversifier leur fabrication et à se tourner vers des tissus mieux adaptés à la demande. A la veille de la guerre, un petit journal local, *Le Jacquard*, qui se donnait pour mission d'observer à la loupe les évolutions de l'industrie lainière, déplorait le fait que les fabricants elbeuviens se bornaient à se plaindre de leurs souffrances avec une résignation toute orientale et il parlait, dans leur cas, d'abdication volontaire.

Reims vit une situation assez proche où l'on pourrait parler, non pas de culture de la qualité, mais d'attachement au produit historique. Les Reimois qui sont très fiers des tissus mis au point au début du siècle, le mérinos et la flanelle, vont y rester fidèles tout au long du siècle alors que tous les signaux du marché leur montrent que leurs produits se vendent de moins en moins bien. Bien sûr, on pourrait incriminer l'autosatisfaction des fabricants mais il y a plus. Les bulletins de la Chambre de commerce nous renseignent sur les idées des Reimois autour de 1900. Sont particulièrement intéressants les articles qu'ils consacrent aux ventes sur le marché américain : « *La mode qui, d'après les règles du bon goût et de l'esthétique doit toujours chercher le beau et la perfection abandonna, par suite d'une dépravation du bon sens, les tissus fins, doux et ne chercha que les lainages communs faits avec de la laine grossière et rêche. Il s'ensuivit que la laine fine fut absolument dépréciée* ». Les Reimois s'autoproclament défenseurs du bon goût et du beau et se définissent comme les tuteurs du consommateur qui ne sait pas ce qu'il doit acheter. Et ils ont confiance, le bon goût finira pas l'emporter, il suffit d'attendre que la mode revienne à ces produits.

Un autre article est encore plus édifiant parce qu'il montre la rupture complète avec l'évolution de la demande : « *La femme américaine ne veut plus ni serge, ni cachemire, ni popeline, ce qu'il lui faut ce sont des tissus bourrus en laine indigène, les cheviottes, les écossais à double face, les tissus zibelinés pesant jusqu'à cinq cents grammes au mètre – ce qui est faux –, les fameuses jupes courtes indispensables à une époque où les femmes veulent s'adonner à tous les sports, le jeu de golf notamment.* » Ce texte est remarquable parce qu'il rejette l'assignation moderne. La femme en jupe jouant au tennis ou au golf est pour eux une abomination parce qu'elle symbolise le renoncement aux modes anciennes et traditionnelles qui avaient fait le succès de Reims.

Comment expliquer le succès de Vienne ou de Roubaix ? Tout simplement parce que ce sont des villes sans tradition. Vienne était certes spécialisée dans la laine cardée, mais à la différence des autres centres cardés, elle n'avait pas le dogme de la qualité. La laine y était une activité ancienne, mais cela n'avait pas donné naissance à une tradition de produit de qualité, dit de bon goût. Et la seule règle à Vienne était de fabriquer ce qui se vendait. Alors que dans les autres villes on fabrique d'abord et on voit après si l'on peut vendre. Il n'y avait pas à Vienne cette espèce de tradition paralysante qui a gêné la diversification des centres de cardés ou même de Reims. Par ailleurs, elle a su saisir une tendance forte de la demande qui était des produits bons marché et elle a tout fait pour comprimer le coût/matière en utilisant notamment la laine Renaissance pour fabriquer ses tissus.

Elle a aussi, et c'est sans doute une des raisons de son succès, plus imité qu'innové. Et elle a su à chaque fois adopter les tissus qui se vendaient.

Quant à Roubaix, non seulement cette ville n'a pas été prisonnière des traditions, mais on peut y voir le triomphe de l'esprit d'initiative. D'abord parce que cette ville a développé une véritable culture de la polyvalence et de la mobilité et a été capable de passer d'une fibre à une autre, d'un tissu à un autre en fonction de l'évolution de la demande. On peut presque parler de capital immatériel et productif que les roubaisiens ont su faire prospérer. D'autre part, cette capacité d'initiative et d'adaptation, ils l'ont forgée dans la lutte qu'ils ont menée, tout au long de l'Ancien Régime et durant le XIX^e siècle, contre Lille qui se réservait le monopole des ventes les plus lucratives. Et dans cette lutte, ils ont dû faire preuve d'initiative qui devenait l'une des caractéristiques de la fabrique locale. Enfin, ce qui distingue les tissus roubaisiens, c'est leur excellente qualité. C'est la capacité des fabricants à fusionner l'art et la technique qui distingue sans doute leur fabrication. S'ils y sont parvenus aussi bien, c'est parce qu'ils ont compris plus tôt que les autres et de manière plus systématique l'importance qu'il y avait à former la main d'œuvre, mais aussi les cadres, le patronat et ils ont donc créé à Lille, à Roubaix, à Tourcoing, toute une série d'écoles professionnelles post-bac qui, en trois ans visaient à former des cadres adaptés aux besoins de l'industrie lainière, qui n'étaient pas seulement des techniciens mais à la fois des techniciens et des artistes. Finalement, le succès de Roubaix a été dans le choix de l'article moyen puisque cette ville n'a pas cherché à se spécialiser dans les tissus pour les classes populaires, elle n'a pas cherché non plus à habiller la classe la plus riche, elle a au contraire cherché à habiller les classes moyennes et comme celles-ci étaient en plein essor, elle avait devant elle un marché en expansion.